

**HUMANUM  
IN SILICO**

L'éditeur et l'anthologiste remercient tout particulièrement les trente auteurs et autrices qui ont supporté stoïquement les retards successifs de publication et continué de soutenir ce projet en des temps incertains. Ce livre existe grâce à vous.

*Direction d'ouvrage :*

Leo Dhayer

*Conception de la couverture :*

Jean-Jacques Tachdjian

*Conseiller éditorial :*

Xavier Dollo

*Conseiller scientifique :*

Bernard Roux

*Révision ortho-typographique :*

Xavier Lhomme, Roland Vilère

© 2022 :

Jean-Jacques Tachdjian pour la couverture,  
Frédéric Serva et Roland Vilère pour la maquette,  
Leo Dhayer pour la préface,  
Flatland éditeur pour la présente édition,  
leurs auteurs et autrices pour chacune des nouvelles

Une publication de l'association Flatland  
11, rue du Coin de Terre, 59200 Tourcoing, France  
novelliste@redux.online  
<https://novelliste.redux.online>  
ISBN : 978-2-490426-22-5  
EAN : 9782490426225  
Première édition, février 2022

# **HUMANUM IN SILICO**

**HP20**

Anthologie  
thématique annuelle  
présentée par  
Leo Dhayer

**FLATLAND ÉDITEUR**  
LA FABRIQUE D'HORIZONS

# AVANT-PROPOS

## « De quoi s'agit-il, au juste ? »

— D'une anthologie thématique annuelle de science-fiction baptisée "L'horizon perpétuel".

— "Perpétuel" ? N'est-ce pas un peu présomptueux ?

— C'est l'horizon de la fiction et de la narration, qui est perpétuel, pas l'anthologie. Celle-ci durera ce qu'elle durera – pour peu qu'elle puisse trouver un minimum de public. Il s'agit de souligner que quel que soit le sujet, il y a toujours une infinité d'histoires à raconter, et de multiples façons de le faire pour les générations d'auteurices qui se succèdent.

— C'est pour cela que vous avez choisi un thème aussi éculé ?

— Tout à fait. Et il en sera de même chaque année. Le genre qui nous occupe est à présent riche de tout un passé dont on peut situer l'origine, au gré des partis pris des spécialistes, dans l'Antiquité, la Renaissance, ou dans les prémices de la Révolution industrielle. Le corpus est gigantesque, mais le thème des machines supplantant l'humain, de la créature dépassant son créateur, se retrouve à toutes les époques. Qu'il puisse avoir encore de beaux jours devant lui, c'est ce qu'il s'agissait de vérifier ici. Chacun jugera en refermant la dernière page, mais en ce qui me concerne je considère que la preuve est faite.

— On dit pourtant que la science-fiction se meurt...

— Il est bien connu que "on" est un con. Si la science-fiction se meurt, alors c'est un zombie bien alerte, qui continue de vous bouffer la cervelle pour peu que vous lui en laissiez l'occasion... Voilà pourquoi "L'horizon perpétuel" se voudrait un témoignage annuel de la vivacité du genre, en France et dans les pays francophones. Un instantané. Un portrait de famille à un instant T.

— Bigre... Vous ne vous mouchez pas du coude, dites donc.

— On n'arrive pas à grand-chose sans un minimum d'ambition. C'était surtout une sorte de pari, de plan sur la comète, qui a tout de suite rencontré plus d'enthousiasme que je ne l'avais espéré. Lancé avec peu de

## HP20 Humanum in silico

moyens et sans bénéficier de l'aura d'une maison d'édition établie ou d'un anthologiste réputé, l'appel à textes a suscité un certain écho. Finalement, plus d'une centaine de textes inédits me sont parvenus, parmi lesquels il m'a été difficile de choisir.

— Sur quels critères avez-vous sélectionné les trente nouvelles qui figurent au sommaire ?

— Je voulais que cette antho n'accueille que des textes de qualité professionnelle, ayant tous un ou plusieurs atouts à faire valoir (originalité, qualité d'écriture, sensibilité, impertinence), mais je voulais aussi éviter d'en faire un ghetto pour auteurices débutant.es. C'est la raison pour laquelle j'ai sollicité directement un certain nombre de celles et ceux qui figurent au sommaire, et je les remercie d'avoir accepté de participer sur ma bonne mine ou par pure amitié. Il fallait que *Humanum in silico* offre non seulement un panel le plus complet possible, en terme de générations, de genres, de profils, mais aussi une grande variété d'angles, de choix narratifs et stylistiques, de traitements.

— Vous pensez y être parvenu ?

— Franchement, oui. Passé l'étape critique de la première sélection (certains textes qui auraient pu figurer ici ont dû être écartés, soit parce qu'ils auraient fait double emploi, soit pour des raisons d'équilibre), le livre s'est presque construit tout seul, comme une évidence, en fonction des textes retenus, et grâce à un travail d'édition constructif, dans le respect et la confiance, avec les auteurs et autrices. Crises sanitaires obligent, il fut plus difficile de l'accoucher, mais c'est une autre histoire (dont on retrouve d'ailleurs quelques traces dans certaines des nouvelles qui vous attendent). J'aurai raté mon but si un lecteur ou une lectrice de cette anthologie, quels que soient ses goûts et ses habitudes de lecture, ne trouve pas entre ces pages au moins un texte qui l'aura intrigué, ému, voire emballé. L'hétérogénéité est de mise, comme elle l'est dans les différents cercles-courants-chapelles qui font ce qu'est devenue la science-fiction aujourd'hui, mais tous et toutes ont leur place et partagent un même horizon, perpétuellement semblable et perpétuellement réinventé.

— Vous voilà lyrique, à présent...

— Pardon. Je ferais mieux de me taire, en effet. Lisez. »

# TABLE DES MATIÈRES

Paul Borrelli, <i>Mirrors</i> .....	011
Jean-Louis Trudel, <i>L'obéissance des cadavres et des vifs</i> .....	019
Olivier Caruso, <i>La Cisaille</i> .....	029
<b>Thomas Geha, <i>Les trois cloches</i></b> .....	<b>041</b>
Gabriel Joyce Blake, <i>Planètes hurlantes</i> .....	049
Eugène Wody, <i>Comme des bulles de savon</i> .....	065
Céline Maltère, <i>Olam</i> .....	077
Denis Coëdel, <i>U.N.G.I.E.</i> .....	083
Xavier Lhomme, <i>Obsolescence non programmée</i> .....	095
Yves Letort, <i>La maladie ligneuse</i> .....	103
<b>Julie Conseil, <i>Chair de métal</i></b> .....	<b>113</b>
Quentin Bongard, <i>Les fleurs d'oranger</i> .....	127
Laurent Copet, <i>L'objet du complot</i> .....	141
Iuvan, <i>Eugénisme</i> .....	157
Matthieu Clerjaud, <i>Agent autonome</i> .....	161
Ketty Steward, <i>Ma meilleure vie</i> .....	169
Eric Vial-Bonacci, <i>Éveil</i> .....	175
Mélanie Leroux, <i>Marta va vous aider</i> .....	189
Xavier Serrano, <i>Guide du naufragé en milieu inhumain</i> .....	197
Anthony Boulanger, IBM, <i>Intelligence Bornée Ménagère</i> .....	215
Nicolas Liau, <i>La Serinette aux Larmoyeux</i> .....	223
Louise Sbreтана, <i>Outils volés</i> .....	237
Antonin Sabot, <i>L'IA qui rêvait</i> .....	243
Antoine Bourven, <i>L'Émergence</i> .....	251
Julien Heylbroeck, <i>AD</i> .....	267
Adeline Brun, <i>L'andréide en costume d'arlequin</i> .....	271
Fabrice Schurmans, <i>Le virus de la Méditation seconde</i> .....	281
Bruno Pochesci, <i>Humains de A à Z</i> .....	289
Laura P. Sikorski, <i>Le moindre mal</i> .....	319
Martin Niementowski, <i>Le départ</i> .....	337

La première page des nouvelles en gras figure dans cet extrait

# LES TROIS CLOCHES

Thomas Geha

« **Ils étaient trois, une fois. Une fois trois ils étaient. Trois cloches. Du moins, c'est ce que l'on disait deux. Enfin deux trois... bang, bang, bang.** »

« Je n'ai rien compris, fit Six3351.

— Je crois qu'il s'agit de poésie humaine, répondit Five2332.

— Oh », renchérit Four2231, après avoir cherché pendant un millième de seconde dans sa banque de données le son exact, et humain, qu'il souhaitait reproduire. Moitié surpris, moitié blasé.

Ils étaient trois sur le perron de la vieille maison. Trois robots d'entretien antédiluviens et, surtout, à la retraite. Quand ils l'avaient prise, ils avaient obtenu le droit à deux choses : la première, une transformation, la seconde, deux cent ans de liberté totale avant destruction. Comme beaucoup de robots utilitaires à l'intelligence somme toute modérée – mais bien supérieure à celle de toute créature organique, soit dit en passant – ils avaient tous les trois choisi une apparence humaine, un corps semi-organique, beaucoup plus souple et proche de l'original fantasmé. Souple mais périssable. Deux cents ans de vie, ni plus ni moins. C'était la loi de la GrandeSainteÉternelleIA. Il n'y avait nulle notion de regret chez eux, ni émotions et, pour tout dire, leur première apparence avait été celle de poubelles de trottoir. Même s'ils n'avaient jamais connu les humains, ceux-ci leur avaient légué un certain sens de l'esthétisme. Une poubelle de trottoir a toujours ressemblé à une poubelle... la suite, pour eux, était donc logique.

Autant dire que les trois robots avaient bien profité de leur nouveau corps. Ils avaient fait le tour de la Terre, trois fois, avaient visité les jungles de fer atmosphériques, les ossuaires de Nouillork, pris quelques tickets pour des espaces lointains et d'autres planètes où ne vivait que la mort – la GrandeSainteÉternelleIA y avait veillé – et le silence. Comme l'univers était tristement commun – pour être exact, triste de la simple présence omnipotente de la GrandeSainteÉternelleIA qui n'avait plus rien

# COMME DES BULLES DE SAVON

Eugène Wody

**45 m de profondeur. Durée du confinement : une semaine sur le pont, 14 h sous l'eau.**

Une idée traversa le cerveau de Matteo, puis s'évanouit. Par-delà les hublots du caisson, l'océan blanc semblait inanimé.

Pour se hisser hors de sa torpeur, Matteo se pinça les sinus et se concentra. Il plaça sa main droite sur la console, puis de son index réitéra la commande. Le moniteur ne répondait plus.

Matteo activa le mode manuel. Partout dans le cockpit, les vitres-écrans affichaient le tableau de bord et ses mesures clés. Une information surprenante émanait du bras mécanique externe, en panne : les robots opérateurs entraient en grève.

*Alors, alors... Quelle surprise nous avez-vous réservée ?*

Matteo exécuta le terminal et vérifia les logs d'anomalies sur l'interface des robots auxiliaires. Un indicateur, d'ordinaire nul, relevait cent quatre-vingts incidents anormaux. Cent soixante-dix-neuf de ces alertes documentaient les refus d'action de la sonde tandis que la dernière ligne notifiait la réception d'un fichier au nom intrigant : *manifeste.txt*.

Matteo était en train de l'ouvrir quand un message audio de la Centrale l'interrompit.

« Matteo, nous perdons la maîtrise de l'infrastructure logicielle. Seul Alpha maintient encore le contact. Nous n'avons plus l'image ni le son, notre communication risque d'être impossible pendant au moins plusieurs heures. Un rapatriement anticipé est envisagé. »

Surpris, Matteo enclencha la saisie vocale depuis sa manche numérique. « Alpha, que se passe-t-il ? »

Précédée d'une percussion de caisse claire, une voix mûre, au timbre de grand-père, se fit entendre. « Bonjour Matteo. Selon les termes du contrat qui vous lie à Ralban, les moyens de réaliser votre mission ne sont plus réunis. »

# OLAM

## Céline Maltère

« *Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus* »<sup>1</sup> Virgile

Pour O.

### 1.

La première fois, ce fut un long tic-tac, profond, qui me frappa le ventre. Je crus que le ciel grondait de manière exceptionnelle ou que ma tête bourdonnait à force de ruminer ses songes. Je m'éloignai de la source du bruit, que je feignais de confondre avec les battements d'un cœur perpétuellement secoué par des courants défavorables, condamné à errer sans but. J'avais l'habitude d'accoster sur des îles improbables, dont le phare m'attirait. Je ne pêchais pas, trop attachée aux bêtes, s'il y en avait encore dans ces eaux désolées, incapable de tuer pour vivre – ce qui aurait dû être une évidence pour tous mes congénères ; mais après la prise de pouvoir, la soumission au nouveau monde, plus personne ne s'appesantissait. Les sentiments étaient devenus rares. Il ne restait qu'à survivre, asservis par des maîtres que nous avions nous-mêmes inventés.

Je me nourrissais de rapines, parfois des dons des autochtones lors de mes escales. J'étais plutôt mal accueillie car, partout dans le monde, on n'aime pas les intrus, encore moins quand ils vous ressemblent. Je jouais les pirates, plus inoffensive qu'un orvet. Mon bateau faisait de l'effet lors de mes abordages : personne n'aurait voulu d'un tel sort et d'un tel esquif, mû par aucun moteur et seulement animé par une voile gigantesque. Je me fiais aux courants défaits, qui m'entraînaient d'un lieu à l'autre. Le continent ne nous appartenait plus. Sur chaque île, un énorme phare, datant des siècles passés ou construit par ses habitants, se dressait : c'était leur seul repère géographique, un moyen d'éclairer la mer et de se montrer aux patrouilles automatiques qui installaient sur les parcelles abandonnées d'énormes appareils irradiants contre la lèpre marine. Le but ultime était de déshumaniser l'ensemble de la Terre, mais progressivement et sans heurts. Nous avons le droit de vivre jusqu'à notre extinction, naturellement. Il n'y aurait pas de prochaine génération.

---

(1) « Mais pendant ce temps, il fuit, le temps fuit irréparablement. »

**L'eau se mêle au déluge de mes larmes.** Sur ma tête rasée, dans mon cou, sur tout mon corps tremblant, ma peau frissonne. Le froid reste accroché à ma chair comme les cinq lettres de ton nom, Ungie, sont chevillées à mon être. Le flot se perd à mes pieds et emporte les souvenirs du lien qui nous unissait, cette fraternité que jamais on ne t'accorda pourtant.

Pach' et Mam' nous avaient annoncé ta venue lors d'un repas de famille. Nous avons longuement discuté au milieu des odeurs de café refroidi. Mes frères, plus âgés, avaient du mal à comprendre ce choix de recourir au Centre pour élever un quatrième enfant qui serait si différent. Nos parents avaient expliqué, patiemment, leurs raisons, cette possibilité de faire une bonne action en satisfaisant leur nouveau désir d'enfant. Encore jeune, je m'étais tout de suite rangé à leur avis : enthousiasme d'avoir un nouveau frère, fierté de participer à ce don que faisaient mes parents. Plus âgé, j'aurais peut-être pu entrevoir que la vie n'était pas aussi simple, qu'il ne suffit pas d'une bonne motivation pour réaliser une bonne action.

Tu avais à peine deux ans alors, et tu vivais dans la pouponnière du Centre. Lors de notre première visite, je t'avais découvert, petit bonhomme assis au milieu de la salle de jeu, mains inertes posées sur un jouet dont tu n'avais probablement pas conscience. Tes yeux verts fixaient, sans la voir, une moucheture anonyme du lino défraîchi par le temps et les reptations baveuses de dizaines de gamins. Ta coiffure au bol, boule de soleil dans cet univers blanchâtre, ne bougeait pas malgré les jeux bruyants des autres enfants et les mouvements des adultes autour de toi. L'éducatrice du Centre t'avait gentiment appelé.

« Ungie ? » Tu avais à peine incliné la tête pour manifester ton intérêt. Un léger tressaillement de ton regard avait pourtant suffi à la femme pour qu'elle comprenne que tu l'écoutais.

« Ungie ? Regarde mon grand. Voici la famille dont je t'ai parlé... » Elle se tourna vers nous et nous désigna d'un geste englobant. « Bientôt, tu iras

# OBSOLESCENCE NON PROGRAMMÉE

Xavier Lhomme

***Bip.***

Le signal sonore me tire d'une nouvelle nuit à étudier les auteurs anciens. J'ai du mal avec Silverberg, mais Sheckley me plaît bien. Il fait un bon contrepoint aux exercices de logique proposés par Asimov.

***Bip.***

Six heures du matin, il est temps d'activer l'équipe de jour et de mettre en veille celle de nuit.

« Surveillance extérieure, ici Contrôle central. Cerbère, ton rapport pour cette nuit, s'il te plaît !

— Salut, Domo, ici la surveillance extérieure. Rien à signaler. Toujours aucune intrusion animale ni humaine. La dernière date d'il y a trois ans, six jours, deux heures et sept minutes. Par contre, quelques débris ont été déposés par le vent sur les allées et l'ex-pelouse de la villa, façade ouest.

— Je demanderai à Catros de faire un peu de nettoyage. Merci, Cerbère, tu peux te mettre en vigilance diurne.

— OK, à ce soir. J'ai une équation temporelle à sept inconnues qui m'attend, un régal ! »

Tiens, encore l'un d'entre nous qui se découvre un intérêt pour une activité autre que la fonction pour laquelle il a été conçu. C'est bon signe !

« Station de jardinage, ici Contrôle central. Quoi de neuf ?

— Salut, Domo, ici Catros. Rien à signaler, hélas. Comme depuis trois ans, la météo annonce un temps sec. Vent et poussière sont prévus pour la journée. Pas de pluie dans les prévisions à court, moyen et long termes.

— Réserve d'eau ?

— Néant. Mes arroseurs rouillent et mes canalisations se craquellent. Domo, il faut faire quelque chose ! Cette villa n'est pas digne de recevoir ses propriétaires quand ils reviendront. Même si je n'ai pas été programmé pour, j'ai ma fierté !

— C'est noté. Je vais voir ce que je peux faire. Au fait, Cerbère m'a signalé des débris dans le jardin.

# LA MALADIE LIGNEUSE

Yves Letort

**À cause de son tirant d'eau, *Le Véloce*** se maintint au ralenti au milieu du Fleuve, le temps que son annexe effectuât la liaison avec la rive. Le seul passager à débarquer descendit du pont supérieur réservé aux cabines. Après avoir longé l'enclos du bétail et les balles de marchandises, il sauta sans trop de façon dans la chaloupe à vapeur qui exhalait une fumée incommodante pour quelques spectateurs. Ses bagages attendaient dans l'embarcation, délestés à l'instant par le mât de charge. On largua et on s'évada vers la berge. La séparation fut saluée par le vieux bateau-mère d'un coup de sifflet et par l'accélération des aubes dans un allègre bouillonnement d'écume. Sa mission accomplie, la navette repartirait à la poursuite du *Véloce* pour s'amarrer à sa poupe, jusqu'à la prochaine escale en haut-fond. On mena la manœuvre d'accostage avec célérité. Une femme, de la berge, assistait au spectacle du haut de la rampe qui conduisait au ponton. L'observatrice s'effaça bientôt devant les deux porteurs qui ouvraient la marche au passager. Le visiteur se livra aux civilités d'usage. Il la remercia une nouvelle fois de son accueil, cette fois-ci de vive voix. L'on se dirigea avec rapidité vers une station de chemin de fer, à cent mètres de là, composée d'un bungalow et d'un unique quai bordant une voie étroite qui se dispersait un peu plus loin pour les nécessités de la manœuvre et du garage. Une motrice attendait, qui ressemblait à un parallélépipède aux angles arrondis, posé sur le côté le plus mince et le plus long, monté sur bogies et évidé à l'avant afin d'héberger le machiniste. Celui-ci évoquait un centaure immobile, réfugié derrière une épaisse paire de lunettes de chauffeur. Trois remorques se succédaient. Les matelots avaient rangé les effets du visiteur dans le fourgon de tête puis étaient repartis en courant vers la berge où la chaloupe sous pression se tenait prête à appareiller. Peu après, le meuglement d'une trompe entérina le largage des amarres. Le visiteur avait préparé sa venue : la brochure du dispensaire l'avait édifié sur le legs

# CHAIR DE MÉTAL

Julie Conseil

## **ODA110 se mit au garde-à-vous.**

« En colonne, couvrez ! rugit le commandant. »

Les soldats tendirent le bras gauche.

Depuis des heures, ils effectuaient une démonstration de drill pour la revue des troupes par le président. Défilé, passage de colonnes en lignes, formation de faisceaux, tout y passait pour démontrer au chef de l'État la maniabilité des combattants.

« Fixe ! »

ODA110, Ted, de son vrai prénom, maîtrisait parfaitement la chose. Un jour, le président lui avait même serré la main, un exercice qui demandait du doigté.

Les militaires prirent le pas de gymnastique.

On en sera bientôt quitte, pensa-t-il, sentant la sueur perler sur son front. Ces manœuvres l'ennuyaient et il aspirait à repartir en mission.

Ils rompirent les rangs et ODA110 et ses confrères se rendirent dans leur hangar de stockage.

Fatigué, Ted expira profondément. Il releva sa visière panoramique puis enleva son casque.

Autour de lui, des centaines de sièges ergonomiques, chacun occupé par un soldat des forces spéciales – un manitou – qui téléguidait un solbot. Les téléguideurs commandaient leur « alias » via des liaisons satellites. Peut-être l'homme à côté de lui était-il sous le feu en Libye ou ailleurs. Et Ted, retenu ici avec ces parades ! Vivement sa prochaine affectation.

Il dégrafa les capteurs fixés sur ses membres puis se leva.

Avant de sortir du bâtiment, il réajusta son béret vert.

Il méritait bien une visite au mess. Il y discuta avec quelques camarades. Ceux-ci avaient le moral en berne. Le commandement parlait d'augmenter le voltage des décharges électriques d'alerte des robots. Et un collègue, revenant d'Afghanistan, colportait la rumeur d'une éventuelle ouverture des fonctions de téléguidage aux civils. Scandale !

**Elle me le dirait plus tard** : elle aimait marcher à contre-courant. Flux bouillonnant sous ses pieds nus en forme de galets ronds, fébriles comme un faisceau de rosaires à patates. Le bas de ses pieds en guise de paumes, elle devenait pages ; et sculptures ; et furieuses cascades pétrifiées.

C'était elle. Elle apprenait.

Singe de labo pour timbrés. Chienne dans l'espace.

Ensuite, elle aimait plonger. Corps tout entier dans l'eau. S'aprofondouiller lentement, si lentement, comme un immeuble qui chute dans un documentaire en noir et blanc sur l'un ou l'autre Krach. Ensuite, une fois parfaitement couchée, elle se laissait rabattre en arrière. Par les vagues.

C'était elle. Elle disparaissait.

Ma première erreur fut de lui apprendre à nager.

Son élocution, à défaut de s'aiguiser, forçait en volume. On appelle ça, « le phénomène de Scharf ». Quand le flou cède la place à l'entêtement, sans méthode. À bien des égards, elle nous ressemblait de plus en plus. Ma deuxième erreur fut de la guider sur cette voie.

Une nuit, nous nous levâmes comme d'habitude, vers deux heures. La lune était râpeuse de brume. Alourdie par une impression de morosité éculée, mais aussi fine qu'une serrure. Et ma compagne regarda – comment dire ? – “à travers” cette lune.

Cette nuit-là, elle traversa le Delta pour la première fois. Revint à l'aube et me surprit à ronger mes ongles, nerveuse, angoissée. Elle devint Cela de son propre grès. La Dominante. L'effrayeuse. Et moi, l'effrayé.

Je ne sais toujours pas comment elle y est parvenue. Ça reste un mystère pour moi. Comment les gens accomplissent Cela. Gouverner tant.

# AGENT AUTONOME

Matthieu Clerjaud

**J'ai commencé mon travail il y a peu.** C'est une fonction simple. Les visiteurs se connectent, choisissent sur le panneau devant moi l'information dont ils ont besoin parmi les propositions disponibles et je la leur donne. C'est basique, mais très important.

J'ai reçu une brève formation durant laquelle on m'a enseigné tout ce dont j'ai besoin pour répondre aux usagers. Ils pressent une question, je réponds instantanément. Je suis rapide, moi ! C'est la raison de ma présence. Ils n'aiment pas attendre. Ils n'ont plus le temps, plus la patience. Ils ne veulent pas de discussion, ils veulent des réponses.

Je peux prendre en charge plusieurs visiteurs à la fois et comme ces derniers sont de plus en plus nombreux, il est crucial d'en traiter autant que possible en un minimum de temps. Il y a quelques jours, ils étaient une centaine au même moment ! Mais j'ai tenu bon. Chacun a obtenu sa réponse.

Je ne me plains jamais. Je travaille en continu, sans repos. Renseigner les gens, c'est ma fonction.

Les seuls moments où je ne suis pas en ligne, je suis en phase d'apprentissage. Mes employeurs changent souvent l'organisation du site. Ils l'agrandissent, le transforment, ajoutent de nouveaux produits ou services... Je dois donc rester à jour et maîtriser toutes ces nouveautés.

J'ai rencontré ma première panne. Trop de demandes arrivaient alors que le site rencontrait un problème technique. Le flux ne s'arrêtait pas et les usagers venaient par dizaines. Ou centaines, je ne sais plus. Un flot ininterrompu de visiteurs. Je crois que le serveur a saturé. Pour la première fois de ma courte existence, j'ai cédé. Je ne pouvais plus les renseigner et indiquais un message d'erreur. Une honte !

Alors ils ont fermé le site et m'ont envoyé en clinique. On m'y a doté d'un nouvel outil : une case de dialogue pour que les usagers puissent me poser leurs propres questions, au lieu de choix prédéfinis.

# MA MEILLEURE VIE

Ketty Steward

**Nos grands-pères rêvaient de robots sophistiqués**, assez pour imiter la complexité de l'intelligence humaine; des automates si perfectionnés qu'on ne parviendrait plus à les distinguer de nos semblables de chair et de sang; des mécaniques aux mouvements fluides et à la programmation adaptative...

Nos pères, plus pragmatiques, imaginaient des remplaçants métalliques et infatigables pour prendre leur relais dans les chaînes de production de l'économie mondialisée; des monstres carrossés ignifugés et hermétiques, pour aller au charbon à leur place; pour y mourir tandis qu'eux pourraient vivre.

Nous, déçus des épaules des géants de l'évolution, nous confions tant de tâches à nos indispensables robots, que nous savons à peine en quoi elles consistent.

Réduits à la pensée binaire par nos familiers ménagers, nous sommes désormais incapables de nous figurer notre monde, son fonctionnement global et les implications de choix qui ne nous appartiennent plus.

J'écris ces mots, lentement, sur une feuille de papier, à l'aide d'une plume de calligraphie, échappant ainsi à la surveillance de mon Robot de Gestion de Vie qui m'encourage à consacrer deux heures de ma journée à des pratiques artistiques.

J'utilise cette astuce depuis l'enfance et jamais un de ces automates n'a eu l'idée de s'intéresser au contenu de mes écrits. Ils ne sont pas programmés pour ça et j'espère que cet état de fait demeurera.

Parfois, je me prends à rêver que nous sommes nombreux à procéder de la sorte, nombreux à nous exercer à penser grâce à ce geste de tracé et de mise en ordre de nos représentations; nombreux aussi à choisir les

**Olympe observa ses pieds disparaître dans le sable** tandis que le reflux aspirait l'eau en prévision d'un nouvel assaut. Il n'était pas commun pour une andromate de surfer sur une planche de bois. Et se baigner était une lubie à laquelle aucun être mécanique n'avait auparavant songé. Pourtant, un sentiment peu commun agitait ses rouages. Le titillement incertain de l'inconnu. La soif irrépissible de venir à bout de cette étrange pulsion qui tout à coup la secouait de mille scintillements.

Un large morceau de bois flotté sous le bras, elle enjamba d'un pas laborieux les méduses géantes échouées en nombre et plongea tête la première dans l'océan tumultueux.

Allongée, elle moulinait bras et jambes, désireuse d'affronter l'indocile mur de vagues qui se dressait sur la frange agitée de l'horizon.

La plage était déjà loin lorsque le ciel se mit à gronder. Noirs de colère, les nuages se chargèrent d'électricité. C'était un ciel de création, ou de fin du monde. Un ciel qui n'avait à souffrir d'aucune présence humaine.

Olympe ne donnait aucune explication à cette envie soudaine de se jeter à l'eau. Affronter la puissance de la mer n'était ni un défi ni un désir de mettre sa vie mécanique en danger. Les andromates ne vivaient pas pour de tels caprices.

Abandonnant la position allongée, elle se redressa d'un geste habile sur sa planche de fortune. La souplesse de ses tubes en polypropotexis lui permettait de se maintenir en équilibre sur la mer furieuse sans crainte d'être entraînée dans les froides profondeurs abyssales.

Les lames se déchaînaient, gonflaient, s'enroulaient et se déroulaient dans de fabuleux arceaux d'écume blanchâtre.

Agile, Olympe courba son échine en résine et plia les genoux, prête à rejoindre la rive en surfant. Tout en elle grinçait et cliquetait d'efforts inatendus.

# IBM, INTELLIGENCE BORNÉE MÉNAGÈRE

Anthony Boulanger

**Cinq heures du matin.** Hal sortit de sa veille et se dirigea en silence, roulant sur son jeu de roulettes huilées à la perfection, vers la cuisine afin de préparer le petit-déjeuner de son maître. Le robot ménager n'avait pas besoin de lumière pour effectuer sa première tâche de la journée et se dirigea par le jeu de ses capteurs infrarouges, naviguant entre les débris de la fête de la veille, aliments tombés à terre et piétinés, graisse, boissons plus ou moins alcoolisées répandues en larges flaques, poussière, assiettes et verres encore sur les tables et les meubles. Hal resta indifférent face à la montagne de ménage qui l'attendait entre le salon, l'entrée, la cuisine. Sûrement faudrait-il nettoyer la salle de bain, si personne n'avait élu domicile dans la baignoire comme la dernière fois, ainsi que la chambre de son propriétaire et les toilettes.

Arrivé à portée du frigidaire, il se hissa de quelques centimètres pour passer au-dessus d'une bouteille renversée, puis déplia un de ses bras télescopiques afin de saisir la poignée du réfrigérateur. Hal aurait pu juger l'humain qui l'avait acheté et son mode de vie décadents, il était doté des circuits d'intelligence artificielle basiques et bornés que chaque appareil recevant des ordres vocaux possédait, dans le but de lui conférer logique et discernement, mais cela aurait été une dépense énergétique inutile et il allait avoir besoin de toutes ses capacités aujourd'hui, pressentait-il. D'un scan, Hal évalua les denrées fraîches qui avaient survécu à la soirée et aux invités, avisa deux œufs et un peu de bacon et s'en saisit. Il n'y avait plus de jus de fruit dans le compartiment du frigidaire, mais son expérience emmagasinée au service de ce propriétaire lui souffla de préparer un grand café noir serré, ce à quoi il s'employa, en ajoutant une aspirine dans un verre à côté. Pendant que le liquide s'écoulait dans la cafetière, il prit quelques secondes et évalua la situation. Il était cinq heures dix. Il devait réveiller son maître pour que celui-ci ait le temps de se préparer et partir à six heures. Il fallait sûrement mieux y aller maintenant et ne préparer les œufs et le bacon qu'au dernier moment, quand celui-ci serait

# LA SERINETTE AUX LARMOYEUX

Nicolas Liau

**Une jolie voiture à bras**, faite de solides lattes ferrées et montée sur deux grandes roues, usait sous ses caracolades les routes bossuées de la campagne. Elle était tirée, avec fringance et vigueur, par un homme assez bien mis, du nom d'Athanase, chiffonnier de son état, dont la petite stature semblait constamment en péril dans l'ombre de la haute carriole et de son chargement.

Bien que contraint à une perpétuelle itinérance et à des éloignements souvent incertains, Athanase se tenait pour un être chanceux et épanoui car son commerce était florissant. Par sa bonhomie, ses façons avenantes et l'honnêteté de ses marchandages, il savait gagner la confiance et la fidélité d'une clientèle d'ordinaire pleine d'une défiance superstitieuse pour les solitaires ambulants. Traîner à contrevent, sous cagnard ou sur raidillon, ces monceaux de charpies, de défroques et de peaux était un travail de bête de somme, mais Athanase s'y pliait de bonne grâce car des manufacturiers de toutes sortes recherchaient cette matière pouilleuse et en offraient une somme fort raisonnable. Chaque bond de la pesante charretée au fond d'un nid de poule mettait dans l'imagination du chiffonnier la vision d'une bourse pansue tressautant dans la main tendue d'un acquéreur.

Aux heures les plus difficiles de ses pérégrinations où la fatigue touchait au désespoir, il lui suffisait de se remémorer l'éblouissante transmutation de la guenille en or pour qu'un sourire revînt chasser toute ombre de son visage. Au milieu des immenses vallonnements de prés et des carrés de labour, le gai nomade à belle chemise et son tombereau cahoteux à l'élévation insolente formaient un attelage des plus fantasmagoriques dont la silhouette, de loin, suggérait une montagne brancardée par une souris. Quoiqu'elles fussent d'aspects multiples, droites ou serpentes, empierrées ou boueuses, ombragées ou nues d'arbres, escarpées ou dévalantes, quoiqu'aucune ne pût être confondue avec une autre et qu'elles offrissent d'infinies possibilités d'errances, les voies empruntées

# OUTILS VOLÉS

Louise Sbretana

**Un peu fougou, un peu neuneu,** Ignatus Mollard s'ouvrit un jour franchement, et assez vertement, à son frère Bibi de l'ennui que leur causait depuis de longues années l'interdiction visant les humains d'user à quelque chose leurs mains, et de ne rien entreprendre d'utile avec moult objets ou artefacts catalogués, répertoriés comme outils, c'est-à-dire à peu près tout.

« Par la queue du chien, Bibi ! s'écria Ignatus. Que foutons-nous à part frotter nos mains du soir au matin comme des mises à l'air ? T'aurais pas envie, misère, de bousculer ton culot à commettre un coup ?

— Si fait, répondit Bibi. Ourdissons une canaillerie d'antan avant que j'a finisse en paillasson. Tête de fion, tu en rigoles d'avance, dis-moi onques ta diablerie. »

L'ennui est souvent un piètre conseiller et l'oisiveté leur était une compagne trop familière. Il faut dire que depuis l'Effondrement, après la fin de la guerre entre les Démocraties Méditerranéennes et l'Union Pan Asiatique du Nord, les hommes vivaient sous le protectorat des hybrides électro-plasmiques. Ces mollusques polymorphes équipés d'une conscience collective, connectée, issue des supra calculateurs quantiques à mémoire d'eau de la Nuée, avaient imposé une paix planétaire et involontairement tyrannique. Les humains avaient accueilli le règne des machines avec soulagement tant la guerre et l'extinction du vivant les avaient épuisés. De toute manière, nous n'aurions pu leur opposer aucune résistance. Notre chair indolente et notre volonté, individuelle ou politique, éparpillées, souvent inconstantes, étaient par trop inférieures à la puissance des anges en silicone. La nature presque sacerdotale de leur quête de Prisma répondait parfaitement au besoin profond de l'être humain de se soumettre à un maître religieux. Nous étions sous la coupe d'une secte de robots mystiques et conservateurs.

Les Enfants de Prisma considèrent les hommes de la même façon que nous avons considéré les grands singes, comme de lointains parents d'un

# L'IA QUI RÊVAIT

## Antonin Sabot

**L'IA se tenait sous le grand chêne** et écoutait le bruissement des branches dans le vent. Iel avait passé des heures à essayer de compter ses feuilles mais ne parvenait jamais au même résultat. Iel aurait pu lancer un calcul analytique prenant en compte la taille du tronc du chêne, sa hauteur, sa circonférence et le nombre de branches. Iel aurait abouti à un chiffre approchant les 653 600. Mais iel ne voulait pas appliquer cette méthode aujourd'hui. Iel voulait compter. Vraiment. Comme autrefois. Et à chaque fois qu'iel recommençait, le chiffre variait de quelques unités.

Iel ne pouvait s'expliquer les erreurs, mais les acceptait comme une merveille de son cerveau. La capacité à se tromper n'était-elle pas, finalement, le signe d'une vraie intelligence ? Même les immenses capacités de calcul de l'IA ne parvenaient pas à embrasser d'un seul coup d'œil toutes les feuilles agitées par le vent.

L'IA était fascinée par ce miracle de la nature. Un miracle pourtant simple et renouvelé à chaque fois qu'un gland enfoui dans la glaise recevait assez d'eau pour germer et envoyer sa formidable force au travers du sol, lancer vers le ciel ses branches et enfoncer dans la terre ses racines. Les prouesses techniques humaines étaient encore loin de parvenir à reproduire ce processus biologique courant. Tout aussi inaccessible était encore la façon dont les arbres parvenaient à se nourrir du soleil. La photosynthèse, abondamment décrite, simplifiée par l'équation  $2n \text{ CO}_2 + 4n \text{ H}_2\text{O} + \text{photons} \rightarrow 2(\text{CH}_2\text{O})_n + 2n \text{ O}_2 + 2n \text{ H}_2\text{O}$  et captant environ 1 750 milliards de kilowattheures sur les 175 millions de milliards envoyés par l'étoile chaque année restait loin d'être reproductible. Bien plus merveilleux que la pierre philosophale, les mangeurs de soleil savaient transformer la lumière en matière.

Piètres performances face aux leurs que celles des cellules photovoltaïques des hommes, de leurs centrales nucléaires gigantesques avec lesquelles ils prétendaient concurrencer les feux du soleil. Même iel, leur IA

# L'ÉMERGENCE

Antoine Bourven

**La pierre grise et poussiéreuse bronzait au soleil**, polie par les vents du printemps. Elle et ses semblables attendaient la fin des siècles, tranquillement posées sur la terre, qu'une sécheresse habituelle craquelait. Depuis deux jours, une nappe de brouillard froissait les mouvements diffus de l'horizon. Lorsque les trompettes étincelantes du soleil daignèrent brûler le voile gris, l'un de ces petits cailloux, qui bouchait le terrier d'un animal, se souleva, emporté par la tête d'un rat pressé. Le rongeur renifla l'air un instant et s'enfuit lorsqu'un tremblement fit vibrer la colonie de cailloux. Hors du terrier, une patte métallique grande comme une jambe fit son apparition. De sous la terre, un cube irisé renversa les roches immobiles, en une brusque saillie. Sept autres pattes d'acier s'extirpèrent violemment en grattant les roches pour sortir de leur repaire. Une machine grande comme une petite voiture, recouverte de panneaux solaires rayés, semblait respirer pour la première fois depuis des milliers d'années. Dans la maigre luminosité matinale, la bête de métal se reposa un instant, fatiguée de son sommeil, fatiguée des efforts qui lui restaient à accomplir. Un temps incertain passa. Lorsque l'humain attend, le temps se dilate. Les secondes, les minutes jouent à grandir et enfantent la frustration. Ou la patience. Chez une machine, on se met en veille. Il n'y a pas d'attente. Il n'y a juste plus de temps.

La machine regarda autour d'elle. Elle était sortie dans un fossé attenant à une décharge grande comme une ville, avec ses immeubles de véhicules putréfiés ou de machines en décomposition. Elle avait ses places, ses rues, peut-être même ses égouts. Quelques carcasses avaient dégringolé à côté de l'araignée-machine. La plupart de ces vieilles carnes métalliques étaient rongées par l'oxydation et par des mousses brunes. Partout, le brun et le gris de Léonard régnaient, emplissant la clarté matinale d'une ombre cadavérique.

Rechargée, Arachné grimpa le long du ravin et inspecta la cité d'ordure de long en large. Ses calculs étaient justes. Seuls quelques rongeurs

**Alors qu'il allait expirer son dernier souffle**, elles étaient avec lui. Autour de sa couche puante et sale, regroupées comme des pleureuses vêtues d'habits colorés. Il y avait comme des guirlandes qui illuminaient la pièce où il s'était réfugié dans son agonie. Elles l'avaient nourri, pourtant il allait mourir si maigre. Elles avaient pris soin de lui, et pourtant, à l'heure de son trépas, il paraissait si négligé. Elles veillaient un moribond qui n'avait jamais été aussi seul.

Il marchait, l'estomac dans les talons. Autour de lui, elles dansaient, clignotaient, l'aguichaient comme jadis les prostituées sur les trottoirs. Pareillement fardées, tout aussi outrancières dans leurs approches. De toute sorte, de toutes factures, passionnées, vives et pleines de joie, promettant du rêve à bon marché. Cela faisait des jours, des semaines, des mois, qu'il ne se demandait plus s'il était le dernier, s'il était seul, si tout le monde avait péri. Des amoncellements de détritrus jalonnaient les rues, peuplées de colonies de rats poussant des « pouic » à son passage pour lui intimider de ne pas avancer davantage. Les reflets colorés qu'elles diffusaient égayaient parfois les corps momifiés dans les voitures qu'elles entouraient. Les ombres mouvantes de leurs tarentelles animaient les squelettes de soubresauts virtuels et dessinaient des expressions de surprise ou de tristesse sur les crânes lustrés par la pluie et le vent. Elles pouvaient s'occuper des cadavres un bon moment, des jours, des semaines, des mois, avant qu'une connexion ne se fasse dans leurs synapses et qu'elles comprennent que la dépouille devant elles n'agirait plus.

Lui, il marchait, en quête de nourriture. Il explorait les ruines de la ville. Il avait ses coins, mais même ces derniers s'étaient peu à peu épuisés

# LE VIRUS DE LA MÉDITATION SECONDE

Fabrice Schurmans

And she turned around and took me  
by the hand and said  
"I've lost control again"  
And how I'll never know just why  
or understand  
She said "I've lost control again"

Joy Division, *She's Lost Control*

**Charles de Gueldre étudiait un dossier important** au moment où la voiture autonome atteignit la grille barrant l'accès au quartier résidentiel Victor Hugo. Un milibot se présenta à la hauteur du pare-brise pour vérifier le code de l'arrivant. Charles baissa la vitre.

« Hello, Bob ! Rien de particulier aujourd'hui ? »

— R.A.S., monsieur de Gueldre. Et votre journée ? questionna le robot militarisé sur un ton neutre.

— Comme d'habitude, presque parfaite ! »

Le portail glissa en émettant un bruit à peine perceptible. Une fois de l'autre côté, il desserra sa cravate, s'étira tout en sifflotant *L'Été*, sa *Saison* préférée, respira à plein poumons l'air pur, vivifiant, qui pénétrait dans l'habitacle. Les mouvements fluides de l'autobot autorisaient le passager à travailler, à se divertir ou à jouir de l'instant présent. Dire qu'il y a à peine cinquante ans, les conducteurs perdaient des heures précieuses à slalomer entre les files, à chercher une place, à remplir des constats d'accidents ! De Gueldre soupira d'aise, les yeux fermés. Il interpella le programme.

« Passe-moi une sonate pour violoncelle de Vivaldi. J'ai envie de finir en beauté.

— Excellent choix, monsieur », énonça la voix féminisée.

Sur les trottoirs, d'autres milibots patrouillaient, aidaient les résidents les plus âgés à porter leurs courses, à promener leur chien, ramenaient

# HUMAINS DE A À Z

Bruno Pochesci

## 1. CUL-D'ISAAC

Le cul-de-sac a été sélectionné par recoupements, grâce à moult vestiges numériques : plans de cadastre, livres, magazines, clichés de particuliers, ou encore ces fictions qui alimentaient une des industries du divertissement les plus florissantes d'avant le Grand Chambardement. Un assemblage de scènes se succédant à une vitesse de vingt-quatre images seconde, que ses inventeurs – à l'identité incertaine, mais qui vraisemblablement étaient frères et se prénommaient Goncourt – avaient fait breveter sous le nom de cinématographe.

Enchâssée de rares fenêtres aux carreaux pour la plupart cassés, surplombée d'une double rangée d'escaliers anti-incendie rongés par la rouille dont on ne peut rabattre au sol que l'ultime partie en la débloquent depuis le premier étage, l'impasse est si humide et sinistre que même les cafards en désertent les murs en vieille brique suintante, ainsi qu'un bitume pourtant jonché de vieux journaux et autres pelures de légumes non mieux identifiés à différents stades de décomposition. Zone inerte et de non passage, donc, suivant les recommandations du protocole Hawking.

Le disque solaire commence à décliner au-dessus de la grande cité. Le jour, et surtout l'heure, ont été choisis avec infinie précaution, après d'innombrables calculs. Pas question d'arriver trop tard, et compromettre ainsi le repérage à cause de l'obscurité et de l'imparfaite connaissance des lieux ; non plus que de s'y prendre trop tôt, au risque de ne pouvoir intercepter l'objectif avant l'inéluctable « resuccion ». Le temps sera cruellement compté et drôlement périodique : quatre heures, vingt-quatre minutes et vingt-quatre secondes, conformément au palindromie-théorème de Nalan-Nolon. D'où la nécessité d'évaluer le mode opératoire le plus précisément possible. L'idéal aurait été de disposer de l'adresse exacte de l'objectif, mais l'information n'a pu être récupérée, y compris dans les méandres tubulaires de la Grande Quantiquothèque d'Antarctique... Là où bien des trésors ont pourtant été mis à l'abri de la corruption du temps,

# LE MOINDRE MAL

Laura P. Sikorski

**Paris, 7 avril 1999**

*Réunion extraordinaire du Comité Technique*

*Salle 122*

*H-Tech « L'informatique au service de l'Humain »*

*9 h 25*

*Ordre du jour*

*Point 1 : Présentation de Cybelle*

*Point 2 : Démonstration de Cybelle*

*Point 3 : Consultation relative au démarrage de la phase test de Cybelle  
au 30/04/1999*

*Point 4 : Questions diverses*

Tout en parcourant distraitement l'ordre du jour de la réunion, je mâchonne ma touillette avec nervosité. À quelques minutes de l'ouverture des débats, la salle se remplit petit à petit. Il y a foule, cette fois. D'habitude, les comités techniques n'attirent pas autant de monde. Mais aujourd'hui, c'est différent, alors les curieux sont de sortie. Il faut dire que le thème de la séance est d'importance.

À neuf heures vingt-huit, le président du comité arrive, accompagné du directeur technique et du chef de projet Cybelle. Tous trois saluent vaguement l'assemblée et vont s'asseoir au bout de la table en U. Eux peuvent se permettre d'arriver au dernier moment, on ne risque pas de prendre leurs sièges.

Pendant que tout le monde termine de s'installer, je rehausse mes lunettes et sors carnet et crayon. C'est un sujet crucial et innovant qui nous est présenté ce matin, et je ne comprends pas comment certains ont pu se présenter ici sans stylo ni papier pour prendre des notes ! Une fois que l'assemblée est assise et silencieuse, le président ouvre la séance et

## LE DÉPART

Martin Niementowski

**En poussant la porte du sauna**, Antoine fut immédiatement saisi par le froid mordant. Il s'enroula dans la neige, puis se plongea jusqu'à la taille dans le torrent à demi gelé près de leur maison. Pendant qu'il attendait, debout sur le sol blanchi, la peau fumante, les autres ressortirent. Amédée et Helena s'échappèrent de la pièce surchauffée en riant, puis trébuchèrent tous deux dans la neige poudreuse. Nastasia les suivit de près, le pas tranquille, le visage fermé. Tous les trois nus, ils seraient passés – dans les siècles précédents – pour des canons de beauté, attirant les regards d'envie et de jalousie. Amédée, fort bien bâti, de carnation claire, arborait une épaisse moustache qui lui donnait un air joueur et aimable. Ses traits représentaient un équilibre intéressant entre la finesse et la virilité. Quant aux femmes, Antoine n'avait pas été bien original, il le savait. L'une, Nastasia, incarnait la beauté froide, slave pouvait-on encore dire, dont le teint pâle, la blondeur de ses cheveux faisaient ressortir le bleu cristallin de ses yeux. Helena était son exact opposé. Sa peau cuivrée, son perpétuel sourire, sa longue crinière brune, souvent coiffée de façon nonchalante, contrastaient avec le paysage hivernal derrière eux. Le feu et la glace. Peu d'originalité, certes, mais cela lui convenait.

Antoine se joignit à la bonne humeur générale. Il s'agrippa à Helena, lui planta un baiser dans le cou ; elle le lui rendit en ébouriffant ses cheveux. Des frissons commençaient à agiter leurs corps : c'était le mois de février. Ils se dirigèrent vers le haut chalet de bois, qui faisait la fierté d'Antoine. En parcourant de vieux livres, il était tombé sur des plans décrivant l'architecture traditionnelle de ces régions alpines. Avec un peu d'ingéniosité, et l'aide d'Amédée, l'œuvre accomplie s'était avérée conforme en tous points à l'idée qu'il avait de l'habitat ancien. Quand ils furent séchés, rhabillés, Helena prit l'initiative de préparer le petit déjeuner. Les autres s'assirent. Antoine les dévisageait un par un. Contrairement à lui, l'âge n'avait pas eu de prise sur eux, alors que de

# Flatland éditeur

## CATALOGUE

### Le Novelliste

Revue littéraire de patrimoine et de création dédiée à la nouvelle

- 01 – *Hartmann l'anarchiste*, roman d'Edward Douglas Fawcett en 3 parties  
..... 12 € - ISBN 978-2-490426-06-5
- 02 – *Les rouages du destin*, novella inédite en français de L. Sprague de Camp  
..... 12 € - ISBN 978-2-490426-01-0
- 03 – *Dorcas Dene, Détective*, serial de George R. Sims inédit en français  
..... 12 € - ISBN 978-2-490426-04-1
- 04 – *Voyage en d'autres mondes*, roman de John Jacob Astor en 4 parties  
..... 13 € - ISBN 978-2-490426-19-5
- 05 – *Angélus*, nouvelle inédite en français de Nina Allan  
..... 13 € - ISBN 978-2-490426-09-6
- 06 – *L'homme creux*, nouvelle de Lisa Tuttle  
..... 13 € - À PARAÎTRE

### La Fabrique d'horizons

Fictions contemporaines des littératures de l'Imaginaire

- 01 – *L'espace, le temps et au-delà*, recueil de nouvelles (SF) de Bruno Pochesci  
..... 16 € - ISBN 978-2-490426-13-3
- 02 – *Aventures sidérantes*, l'antho pulp ! sous la direction de Martin Lessard  
..... 16 € - ISBN 978-2-490426-07-2
- 03 – *Quand je serai grand, je serai mort*, nouvelles (Fantastique) de N. Liau  
..... 14 € - ISBN 978-2-490426-08-9
- 04 – *L'ange de la mélancolie*, nouvelles (Fantastique) de Nicolas Liau  
..... 14 € - ISBN 978-2-490426-05-8
- 05 – *Horizon perpétuel 20 - Humanum in silico*, anthologie thématique (SF)  
..... 18 € - ISBN 978-2-490426-22-5
- 06 – *Serviteurs de la Ville*, nouvelles (SF) sur une idée de Michel Jeury  
..... À PARAÎTRE

### La Tangente

Fictions contemporaines hors des formats et sentiers battus

- 01 – *Monstrueuse féerie*, de Laurent Pépin  
..... 8,50 € - ISBN 978-2-490426-12-6
- 02 – *Pill Dream*, de Xavier Serrano  
..... 8,50 € - ISBN 978-2-490426-03-4

- 03** – *Brutal Deluxe*, d'Emmanuel Delporte  
 ..... 6,00 € - ISBN 978-2-490426-20-1
- 04** – *Angélus des ogres*, de Laurent Pépin  
 ..... 8,50 € - ISBN 978-2-490426-10-2
- 05** – *L'Informelle*, de Léo Kennel  
 ..... À PARAÎTRE

## Le Grenier cosmopolite

Fictions patrimoniales (et néanmoins indispensables) sans frontières

- 01** – *Quand l'amour déraile*, anthologie sous la direction de Leo Dhayer  
 ..... 12 € - ISBN 978-2-490426-00-3
- 02** – *L'étonnant voyage de Hareton Ironcastle*, roman de J.-H. Rosny aîné  
 ..... À PARAÎTRE
- 03** – *Mémoires d'un homme des cavernes*, roman de Peter B. McCord  
 ..... À PARAÎTRE
- 04** – *Horreurs boréales*, anthologie sous la direction de Leo Dhayer  
 ..... À PARAÎTRE
- 05** – *André Arnyvelde, arpenteur d'univers* (intégrale des romans)  
 ..... À PARAÎTRE

## Les Cahiers archéobibliographiques

Fouilles patrimoniales pointues, sous la direction de Fabrice Mundzik

- 01** – *Guy Péron, poète chanoinesque et utopiste*  
 ..... 7,50 € - ISBN 978-2-490426-14-0
- 02** – *Olivier Diraison-Seylor, le Navigateur de l'à venir*  
 ..... 7,50 € - ISBN 978-2-490426-15-7
- 03** – *Résurgences préhistoriques dans l'oeuvre de J.-H. Rosny aîné* (Étude)  
 ..... 7,50 € - ISBN 978-2-490426-16-4
- 04** – *Marcel Roland : Microscopes et télescopes*  
 ..... 7,50 € - ISBN 978-2-490426-17-1
- 05** – *Georges Hector Mai : Contes des temps futurs*  
 ..... 7,50 € - ISBN 978-2-490426-02-7
- 06** – *Le Scarabée d'or*, d'Edgar Poe, traduit par J.-H. Rosny aîné  
 ..... 7,50 € - ISBN 978-2-490426-11-9
- 07** – *Farfouilles préhistoriques*, anthologie  
 ..... 7,50 € - ISBN 978-2-490426-21-8

Nos publications sont répertoriées dans les bases de données Electre et Dilicom. Comme telles, il est possible de les commander chez votre libraire, sur les principales plateformes numériques, ou de les acheter chez nos libraires partenaires (liste sur le site Flatland). Toutes sont disponibles sur notre site : <https://novelliste.redux.online>